



L'île des anamorphoses

version de Julien Bucci

L'il des anamorphoses

Je fais des textes verticaux.
Avec le temps ils raccourcissent.
Avant mes phrases étaient plus longues.
C'était il y a longtemps, le début d'un récit.
L'histoire reprend. D'un seul jet elle s'élance.
J'écris, je saute et je relance la phrase.
Au bout de quelques mots, la fiction retombe à la ligne.
Je ne sais pas maintenir les histoires.
Je les commence et très vite elles s'arrêtent.
Je ne sais plus lier mes mots.
Ni me relire, puisque seul je est le sujet.
On n'écrit pas, quand on écrit, autre chose que soi.
On cherche une part du sujet, insondable et brisée.
Tout est censé cohabiter dans un espace unique.
Le corps d'un seul est censé contenir le tout.
Mais tout est disloqué.
Il faut descendre à tâtons dans la cave.
C'est toujours là que les choses apparaissent.
C'est le seul lieu, le seul endroit, pour convoquer l'écrit.
Aller en bas, dans l'obscur insondable.
On rechigne à s'y rendre.
On y pressent du déplaisant.
Tout est éteint, odeur de moite.
L'ampoule n'a jamais été remplacée.
C'est pourtant là l'abri des mots.
Le seul endroit qui vaille.
D'autres que vous sont allés dans la cave.
Chaque pas de soi a été précédé des autres.
Ils ont laissé des traces.



Foulé ces mêmes faïences en nids d'abeille.
On y retourne. On pense y retourner.
On sait qu'il faudra bien s'y rendre.
On se dit que jamais on ne pourra le faire.
Plutôt mourir qu'y retourner.
Avant de mourir, dépérir.
Plutôt que mourir, se cabrer.
On s'oppose, on aboie, mais par cette seule pensée, ce cri, on y retourne.
Pas d'autres choix. On y retourne tôt ou tard, par le vrai ou l'écrit.
J'écris ou je reviens. Je renonce ou j'écris.
Plutôt crever que de m'y rendre en vrai.
De fait on y retourne, par le JE de l'écrit.
On s'y engage à nu, sans plan d'attaque.
On ne sait rien de ce qui pourrait advenir.
Rien en ce lieu n'est jamais prévisible.
On marche à pas feutrés, les mains tendues devant.
On sait que le plafond est bas, on s'y cogne quand même.
Les cheveux brisent en les frôlant un écheveau de toiles inapparentes.
Il faut se baisser davantage pour avancer sans heurts.
On croise des insectes qui rampent : ils ne vous préviennent pas.
Personne ne vous prévient jamais.
Jamais vous ne saurez ce qui vous guette dans le sous-soi du sol.
Il faut avancer au jaugé, sans la moindre pensée.
On peut se dire que ça n'est pas ici que les mots s'agglutinent.
Penser que soi n'est pas le sujet de l'écrit.
On peut romancer, embellir. Trousser les traits de quelqu'un d'autre.
On peut tenter ce simulacre et essayer d'y croire.
Faire croire à ça (à d'autres).
L'auteur affirme qu'il écrit. Au fond, il dit.
Le JE, TU, IL sont les multiples véhicules d'une même flotte.
Elle transbahute un seul et unique passager.
Toujours le même, ce *métamorphe*, dans différents cockpits.
Il se tient à l'arrière ou devant, comme un chien dans sa boîte ou à la place du mort.



Tous ses JE se tapissent, comme ils peuvent, dans les recoins qu'ils trouvent.
JE me tiens toujours quelque part, même à distance, en filigrane.
ON est un bon exemple. Le ON vaut IL, en plus ouvert. ON est un agrégat de moi.
TU t'exprimes rarement à mon propos.
ELLE écrit parfois sous mes traits.
VOUS et NOUS hésitons à parler, car IL prend toute la place.
Et je suis là, morcelé mais présent, derrière ce qui s'écrit.
Même dans ce TU, il y a moi. Un je bizarre et parcellaire, dépareillé.
Ce serait trop d'ego, trop déplacé vraiment, d'écrire à la première personne.
L'auteur s'efforce en vain de s'effacer, en faux retrait d'un IL.
IL est faussement modeste mais IL lui va si bien ce nom d'emprunt.
Je l'écris lettre à lettre.
J'ai su, je ne sais plus, écrire en attaché.
Quand j'écris, chaque lettre se détache une à une.
J'ai retiré les ponts, les boucles, entre les lettres.
Je dérive et délie, d'un bord à l'autre de la page.
Je fais quelques brassées et je fais demi-tour.
Je n'atteins jamais l'autre bord.
Ma phrase se débobine, je reviens à la marge.
Déjà mon chien frétille, le cabot s'impatiente.
Je lui lance un bâton, très vite il revient seul.
La phrase revient toujours dans la main de son maître.
Et je reprends la laisse, je vais me promener.
Je pars et je reviens, sans qu'on me siffle.
Je ramène toujours la baballe.
Tout me fait revenir à je, dans mon enclos.
Dans le redit, le mantra de mon être.
Je dis et me redis, je radote et glapis mon dire.
En essayant de différer : varier le timbre et les variables.
Parfois je lâche un peu la bride, elle fait la fofolle la phraphrase mais elle ne va jamais
bien loin.
Pas besoin qu'on me tienne en laisse.
Je reviendrai toujours à la maison.



Pour me recomposer, mettre la main sur une part du tout.
Trouver le tout dans cet index.
Mon corps est une table des matières.
Chaque instant de ce corps, l'item d'un inventaire.
J'avais essayé d'écrire un roman.
Dans ce roman, les personnages ne parvenaient jamais à se souvenir de leur nom.
Au départ ils avaient un nom.
Ils avaient tous un nom, l'auteur le leur avait donné.
D'une phrase à l'autre, ils en changeaient.
Un saut de ligne, nouveau départ, ils étaient renommés.
Tôt ou tard, l'auteur jetait les masques.
La mascarade ne durait pas.
Ne dure jamais.
Tout le fait revenir au JE.
Le jeu du verbe.
Il y revient tous les lundis.
Il n'y a qu'en ce lieu qu'il devient JE quand il s'allonge.
Le jour de la parole, il allonge ses phrases.
Pendant 25 minutes, il amplifie le geste.
Pendant ce temps, il se demande à qui il parle.
Je lui parle, il m'écoute.
Je l'écoute, il me parle.
Parfois il ne dit rien.
Je parle et il y a quelqu'un d'autre.
Il se tient là, ils sont plusieurs, ils sont toujours en nombre.
Je ne peux pas les voir mais leur présence est perceptible.
La sienne et celle, à peine voilée, de mes manquants.
Chacun peut prendre la parole, tous les mots vont de soi.
Ils parlent à tout moment, sans souci de la bienséance.
Ils me coupent la parole, ils se parlent entre eux.
Ils articulent ou aboient leurs désirs, sans détour.
Tout cherche à tout prix à se dire.
Un jour, j'ai rêvé de mon père.



C'était la veille du jour de la parole.

Mon père est là, sur la terrasse, un frelon tourne autour de son visage.

L'insecte est plus gros que ma main. Il a la taille d'une tête.

Je suis à l'intérieur, je vois la scène depuis la verrière du hall.

Mon père est attaqué et c'est moi qu'il appelle.

« C'est vous qui l'appellez ? »

C'est MOI qu'il appelle !

« Vous l'avez dit ! ».

Parler ou dire.

Ici les mots dépassent mes intentions.

Je vais au véritable.

Le lundi est ce temps où il est vain de parler faux.

Les mots trouvent un support, quoi qu'il arrive.

Il faut parler, dire ou parler, plutôt qu'écrire.

Trouver les mots du vrai en les prenant du dit.

S'il faut, à l'arraché.

Transcrire et retenir le dit, plutôt qu'écrire.

Ici il apprend le sens de l'écrit.

Il parle et on l'écoute, où qu'il aille.

Je parle et il est là, les deux cheminent ensemble.

À chercher sans savoir.

Qui est « il » sous ce « je » ?